

Je me souviens, l'as-tu oublié ?

Nicolas Gendron

Number 164 (3), 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86348ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

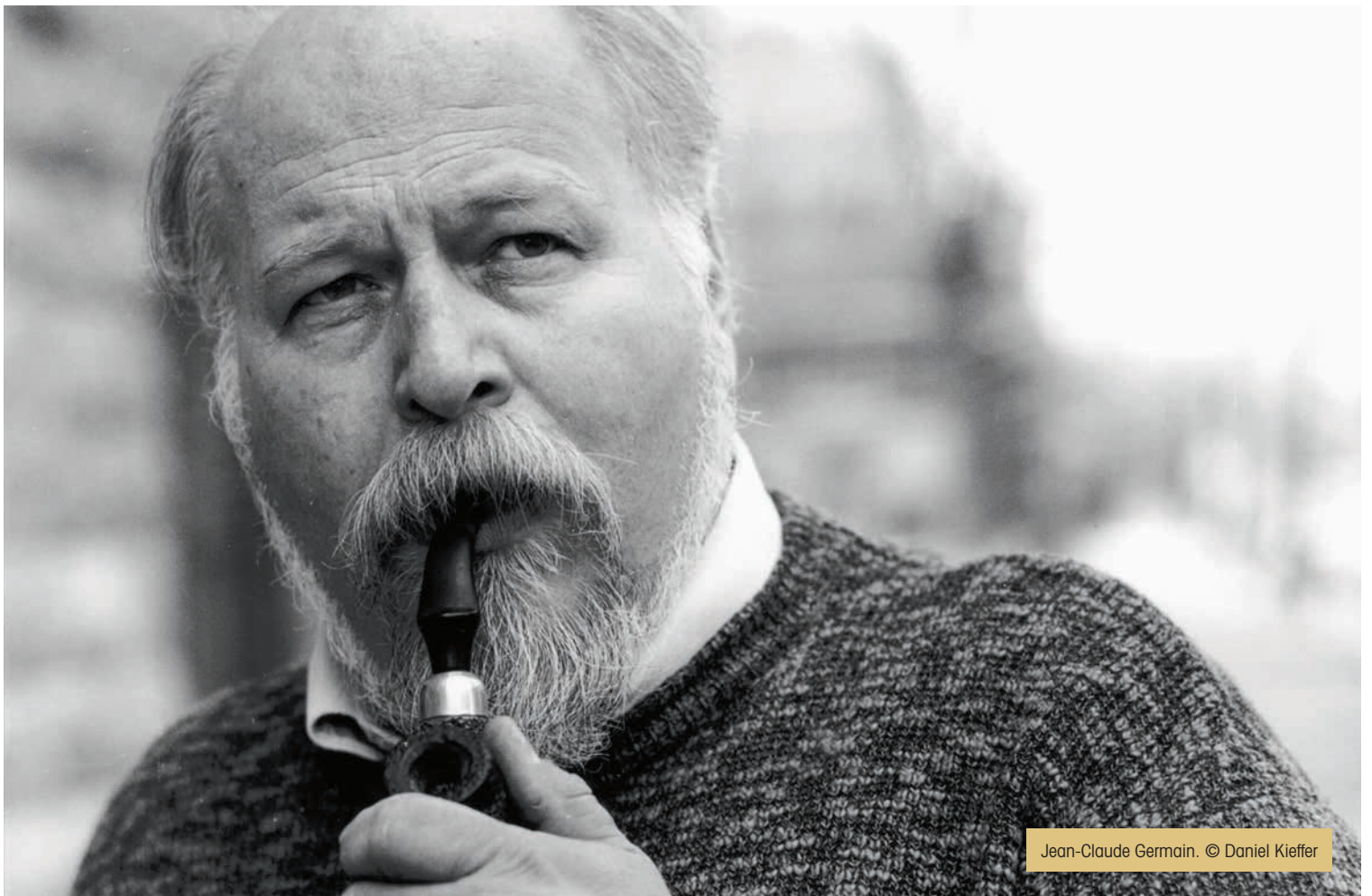
Cite this article

Gendron, N. (2017). Je me souviens, l'as-tu oublié ? *Jeu*, (164), 60–63.

Je me souviens, l'as-tu oublié ?

Nicolas Gendron

« Jean-Claude Germain ? Il n'est pas mort, lui ? » s'étonnait un ami à qui l'auteur de cet article confiait le nom de la personnalité théâtrale qu'il avait choisie de rencontrer, par pur plaisir. En retrait du théâtre mais toujours fin observateur, cette encyclopédie bien vivante est sortie de son repère des Cantons-de-l'Est et lui a accordé cet entretien.



Jean-Claude Germain. © Daniel Kieffer

J'avais 12 ans et, devant ma passion grandissante pour le théâtre, ma mère m'avait offert un exemplaire du *Miroir aux tartuffes* de Jean-Claude Germain, une pièce qui raconte comment un interdit religieux de 1694 a retardé la naissance de notre dramaturgie nationale, jusqu'à sa levée en 1948, l'année de *Tit-Coq* et de *Refus global*. Mais j'étais trop jeune pour saisir la moelle d'une telle proposition, et je n'en garde pour mémoire que son esprit ludique et son souffle épique. C'est déjà ça. Vingt ans plus tard, j'ai cette impression tenace que Jean-Claude Germain, pour bien des artistes de ma génération, ce n'est que le nom de la petite salle du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui...

«C'est merveilleux, de mon vivant en plus!» de s'esclaffer l'auteur-metteur en scénariste, de passage à Montréal pour s'occuper de *L'Aut'Journal*, une publication indépendante – dans tous les sens du terme – dont il est vice-président. Mais il ne s'ennuie pas du théâtre: «C'est une période de ma vie que j'ai vécue pleinement. Cela dit, je trouve que le théâtre québécois va bien, il a une belle liberté de parole. Pour preuve, ils ont ramené le mot *Centre*, au Théâtre d'Aujourd'hui, qu'on avait enlevé parce que ça marquait trop l'aspect communautaire. Sylvain Bélanger a raison de se le réapproprier, parce qu'une dramaturgie nationale existe et se renouvelle, et le Théâtre d'Aujourd'hui peut en être le *centre*. On ne pouvait pas être le centre de quelque chose qui était encore à créer.» On perçoit l'humilité du bâtisseur qui en a long à raconter, Germain ayant été, rappelons-le, le premier directeur artistique de l'endroit, de 1972 à 1982. Il était bien ému qu'on l'invite à cette même enseigne, en 2014, pour *26 lettres: abécédaire des mots en perte de sens* d'Olivier Choinière. Voir 26 auteurs sur cette scène, pour qui a connu l'époque où on pouvait compter les dramaturges sur les doigts des mains, il y avait de quoi émouvoir son Canadien!



Rodéo et Juliette, écrit et mis en scène par Jean-Claude Germain. Spectacle du Théâtre du Même Nom, présenté au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui en 1971. Sur la photo: Nicole Leblanc. © Daniel Kieffer

« Je voulais que les auteurs fassent partie de [l'ENT]. Écrire, ça s'apprend. D'ailleurs, il n'y a presque pas de génie en écriture dramatique. Un auteur doit connaître la maison et ses fondations. » – Jean-Claude Germain

D'HIER

Si Germain ne s'ennuie pas du théâtre, rêve-t-il que le théâtre s'ennuie de lui? « Non plus. Ce qui est dommage, c'est qu'on a tendance à ne pas se référer au théâtre québécois d'avant. Les auteurs se parlent entre eux à travers les générations, qu'ils le veulent ou non. C'est bien de dialoguer avec la France ou l'Allemagne, mais chaque génération a le devoir de retrouver dans l'histoire ce qui l'explique, elle. » On pense à *Un pays dont la devise est je m'oublie*, un titre-phare et une formule qu'il reprenait dans sa lettre à Yves Bolduc, lors de *l'Abécédaire*. « Oublier, dit-il, ça pourrait être dû à une perte de mémoire. Mais une chose est pire, c'est le refus d'apprendre. On en est là. » Paru ce printemps, le troisième tome de *Nous étions le nouveau monde*, récit politique plein de verve, donne au 19^e siècle un air de... modernité: « Le lecteur va avoir l'impression de découvrir l'actualité de la semaine dernière. Il y a des limites à se répéter, c'est grave. »

Ce refus d'apprendre n'est pas pour autant une tare généralisée, comme en témoigne le programme d'écriture de l'École nationale de théâtre, mis sur pied par Germain en 1975: « Je voulais que les auteurs fassent partie de la maison. Écrire, ça s'apprend. D'ailleurs, il n'y a presque pas de génie en écriture dramatique. Un auteur doit connaître la maison et ses fondations. » Il est à la fois plombier, charpentier, menuisier? « Exact! L'écriture doit être pensée en fonction de la physicalité. Le rapport théâtral est tridimensionnel, en plus d'impliquer des humains. Tout ce qu'on fait, les Grecs l'ont déjà fait. Je disais toujours à mes élèves: "Si vous avez des idées nouvelles, c'est que vous manquez de culture!" »

ET D'AUJOURD'HUI

S'il n'a pas vu *L'Avare* monté par Claude Poissant au Théâtre Denise-Pelletier en mars dernier, l'homme de théâtre en salue la proposition langagière décomplexée: « On peut respirer en québécois! Pas obligé de changer le texte. On avait fait ça avec les

Enfants de Chénier; non pas se moquer des classiques, mais les éprouver dans notre langue, sans les joualiser. Nicole Leblanc¹ livrait ainsi un monologue de Phèdre qui prenait une dimension inouïe, joué comme on le dit. » Produire aujourd'hui une pièce de Françoise Loranger ou de Michel Garneau, oui, mais pensons-la « dans l'air du temps »: « Il faut un regard critique, un écrin qui permette de redonner à l'œuvre sa force et son contexte. Certains se fendent le cul pour remonter Tchekhov, alors que c'est de l'excellente télévision! En 2017, Tchekhov n'aurait pas fait du théâtre, chose, mais une télé-série! Il avait le souffle pour ça. »

Que pense-t-il des revendications des femmes, qui réclament haut et fort la parité dans les programmations, au sein du mouvement Femmes pour l'Équité en Théâtre? « La dramaturgie féminine demeure la grande oubliée, reconnaît Jean-Claude Germain. Elle a toujours été maltraitée par la critique, jamais prise au sérieux. Même quand c'est très bon, ce n'est pas assez bon. Mais c'est une autre voix! Elle est jugée à l'aune de quelque chose qui ne la concerne pas. Quand j'étais sur scène, pour *l'Abécédaire*, les gars, moi y compris, versaient dans la déclaration. Et presque toutes les filles ont livré une critique d'une finesse merveilleuse. » Pour lui, il n'est pas question d'équité, mais d'affirmation, et ça viendra, ça vient déjà.

Le nerf de la guerre, encore et toujours, demeure l'argent: « La situation est désespérante, mais je ne suis pas désespéré. À Québec comme à Ottawa, ils ne sont pas capables de gérer le succès. Nous sommes victimes de notre imagination; nous sommes capables de faire des miracles avec rien. Mais un moment donné, rien sur rien, c'est rien! » Que faire, alors? « Arrêter d'avoir l'impression de quêter et rappeler que les subventions au théâtre vont directement au public, puisqu'elles servent à garder le prix des billets accessible. »

Un autre vieux débat qui n'a rien perdu de sa pertinence, selon lui. Mais la culture a aussi besoin d'un pays pour advenir: « Sinon elle risque d'étouffer, avec son chapeau trop petit. Quel pays se dit qu'il n'a pas besoin de sa mémoire? La Scala, c'est subventionné à l'os. L'Italie ne le fait pas pour l'argent: elle en a besoin pour exister. La Muraille de Chine et Versailles n'ont pas été construits pour les touristes, *crisse*, mais pour laisser une trace. C'est ça, la culture. On n'a pas à avoir honte de la nôtre. Faudrait le rappeler aux *ti-counes* qui nous gouvernent. »

À 78 ans, Germain cultive sa mémoire comme d'autres leur jardin, analysant de loin, le sourire froncé, le 375^e anniversaire de Montréal ou le premier mandat de Trudeau fils—après tout, n'est-ce pas lui qui, dans *Le Sot d'Ostie*, imaginait le Premier ministre, Trudeau père, nu et dépourvu de... couilles! Le politicien n'avait pas bronché. « Il savait, note Germain, que le théâtre n'avait pas une diffusion assez importante pour ébranler les colonnes du temple. » En aurait-il le pouvoir aujourd'hui? S'il avait à écrire une pièce avec des emblèmes contemporains, pour prendre le relais des Louis Cyr et Maurice Richard d'*Un pays dont la devise est je m'oublie*, Germain aurait du mal à choisir: « Avec Couillard qui fait la carpette devant Ottawa, on retourne loin en arrière; même Charest était monté aux barricades. Quant au hockey, le dernier grand héros, c'est Patrick Roy, un *goaler*. On est passés de l'attaque à la défensive, alors... » Et de résonner le rire du conteur à l'air songeur. ●

Formé à l'Option-Théâtre du collège Lionel-Groulx, **Nicolas Gendron** est comédien et metteur en scène. Avec ExLibris, dont il est le directeur artistique, il a adapté un roman de Sophie Bienvenu (*Et au pire, on se mariera*) et les monologues de Marc Favreau (*L'Enfance de l'art*). Il est aussi journaliste et critique cinéma, entre autres pour *Voir et Ciné-Bulles*.

1. Paix à cette comédienne d'exception, grande complice de Germain, qui nous a quittés depuis l'entretien, le 23 mai 2017, à l'âge de 75 ans.

« Quant au hockey, le dernier grand héros, c'est Patrick Roy, un *goaler*. On est passés de l'attaque à la défensive, alors... »

– Jean-Claude Germain



Un pays dont la devise est je m'oublie, écrit et mis en scène par Jean-Claude Germain (Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, 1976). Sur la photo : Marc Legault et Guy L'Écuyer. © Daniel Kieffer